



LES LIVRES D'ÉTRENNES.

Qui ne se rappelle le 1^{er} janvier de l'an dernier ? Nous n'avions guère souci des cadeaux habituels à pareille date, et les souhaits que nous exprimions étaient mêlés de tant de tristesse qu'ils ressemblaient à ceux qu'on fait pour la santé d'un malade désespéré. C'est à Paris que j'ai vu ce sombre jour de l'an : les magasins du Palais-Royal et des boulevards étaient presque tous fermés : le petit nombre de ceux qui restaient ouverts n'avaient d'autre éclairage que quelques lampes fumeuses, et l'on y vendait, pour toute marchandise, des objets d'équipement militaire : nous étions au lendemain de l'échec du Bourget et à la veille du désastre de Montretout.

Retrouver cette année les étrennes d'autrefois ; revoir toutes les choses gracieuses et brillantes qui apportent avec elles la gaieté, c'est une sorte de réveil dont nous avons grand besoin après un tel cauchemar. Et pour ne parler que des livres d'étrennes, leur retour aux vitrines des libraires nous met l'esprit en fête : ce sont de chers hôtes qui ne demandent qu'à rentrer chez nous comme les génies aimables du foyer intime.

Je dois dire cependant que la littérature et l'art nous sembleraient mesurer d'une main un peu avare leurs étrennes de 1872, si nous n'avions souvenir du dénûment absolu où ils nous ont laissés durant de si mauvais jours. Mais on n'improvise pas, du soir au lendemain, les livres et les albums du 1^{er} janvier : pendant les mois qui viennent de s'écouler, les inspirations de nos écrivains et de nos dessinateurs ont été trop effarouchées, par le canon de la guerre étrangère et par le canon de la guerre civile, pour qu'elles aient pu produire tout ce qu'elles nous donnent d'habitude. Les livres, cette année, sont donc pour la plupart des éditions nouvelles de livres déjà connus du public : les plus récents avaient été préparés pour l'année 1871, quand les événements sont venus forcer les auteurs et les éditeurs à les garder en portefeuille.

Il y a toutefois quelques exceptions, et pour commencer cette rapide

revue, je peux citer deux ouvrages nés de ces mêmes circonstances qui ont nui à l'essor de tant d'autres.

Le *Siège de Paris*, par Francisque Sarcey, illustré par Bertall, sera le bien-venu en souvenir de nos épreuves passées : ce n'est pas là un livre d'histoire, au sens le plus élevé de ce mot, mais une chronique où se retrouvent toutes les scènes caractéristiques du grand drame dont beaucoup d'entre nous ont été les acteurs. On sent que M. Sarcey a écrit au jour le jour pendant le siège même : les petits détails abondent et prennent quelquefois, dans son récit, des proportions trop étendues. L'auteur a vécu son ouvrage avant de l'écrire : il s'est préoccupé des moindres incidents qui passaient alors dans son existence de parisien, et ce point de vue sera toute une révélation pour les lecteurs qui ont séjourné en province pendant le temps du siège.

Mais le livre le plus complet, celui qui demeurera comme le musée de la néfaste période qui vient de s'écouler est, sans contredit, le magnifique in-folio intitulé : *Mémorial illustré des Deux Sièges de Paris*, par Lorédan-Larchey.

Ecrivain bien connu par son goût pour les consciencieuses recherches, M. Lorédan-Larchey a étudié cette histoire avec le soin critique qu'il eût mis à ressusciter une époque des temps reculés. Il a tout vu, tout lu, tout compulsé : son livre est à la fois un récit animé et un vaste dictionnaire : jour par jour, on y peut retrouver les moindres faits, les moindres documents, enregistrés avec la méthode du plus rigoureux répertoire. Il y a là une mine inépuisable dont les simples curieux ou les hommes d'étude peuvent faire leur profit. Les trois cent vingt gravures, mêlées au texte, ont toutes été dessinées d'après nature, au moment même où les événements s'accomplissaient, et elles font passer sous nos yeux tous les épisodes qui se sont déroulés dans la destinée de Paris depuis les premiers jours du siège prussien jusqu'à la fin de la commune. La vie de rempart, d'avant-postes ; les grandes batailles ; les émeutes de nos rues ; les tumultueuses séances de nos réunions publiques ; les incendies de nos monuments ; tout cela a été saisi sur le fait, croqué d'après nature avec une fidélité qu'envierait la plus exacte photographie. Si dans cent ou deux cents ans d'ici, nos arrière-neveux ont la curiosité de connaître les faits et gestes de leurs grand-pères, ils iront à coup sûr demander leurs renseignements au *Mémorial des Deux Sièges* (1).

(1) Cet ouvrage est édité par l'administration du *Moniteur universel*, quai Voltaire, 13. Paris.

Les ballons ont contribué à la défense de Paris : n'y aurait-il pas ingratitude à les oublier aujourd'hui ? Aussi, à côté du *Mémorial des Deux Sièges* placerons-nous, tout naturellement, les *Voyages aériens*, récit de Glaisher, Flammarion, Fonvielle et Tissandier, avec planches gravées et aquarelles par Cicéri, Tissandier et Marie.

Les *Voyages aériens* sont le plus important ouvrage qui, jusqu'à ce jour, ait été publié à l'usage des gens du monde sur la science de la navigation céleste. L'examen critique d'un tel livre sortirait des limites dans lesquelles je dois maintenir cette article : je me bornerai seulement à signaler les dessins dont il est orné.

Ces planches et ces aquarelles ont le mérite d'une véritable révélation : c'est la première fois qu'on a réuni une collection aussi complète des merveilleux panoramas qui se déroulent dans les régions aériennes : tour à tour nous voyons le ballon franchir les couches de vapeurs ou planer dans le ciel pur comme perdu au milieu d'un désert lumineux, puis redescendre vers la terre et en dominer les vastes tableaux de plus haut que le Jupiter Homérique ne dominait le vieil univers. Il y a là des effets de soleil, des jeux de la nuit, des chaos d'orage qui défient toute description. Figurez-vous, par exemple, le ballon enveloppé par une pluie d'étoiles filantes ou par des tourbillons de neige, ou bien encore se donnant à lui-même le spectacle de sa propre image reflétée sur le miroir des nuées éclatantes : tels sont les aspects que le crayon et l'aquarelle nous font connaître. Nos peintres cherchent des sujets nouveaux, des effets inaccoutumés d'ombre et de lumière, les *Voyages aériens* peuvent leur montrer le chemin à suivre pour atteindre cet idéal de leurs rêves : qu'ils montent là-haut, dans les mystérieuses régions de l'atmosphère, et ils verront des merveilles avec lesquelles l'œil humain ne s'est pas encore familiarisé : toute une source inexploree, tout un abîme de coloris ne demande qu'à épancher ses splendeurs sur la palette de quelque artiste audacieux et inspiré.

Parmi les livres d'étrennes qui ont le caractère d'œuvres destinées à des récréations studieuses, il faut placer en première ligne l'*Histoire de France racontée à mes petits enfants*, par M. Guizot. Cet ouvrage a paru par livraisons mensuelles : il forme maintenant un volume complet qu'un second volume suivra bientôt.

A l'heure où la plupart de nos hommes d'état d'autrefois sont rentrés dans la carrière politique, M. Guizot est volontairement demeuré dans la retraite, consacrant à de graves méditations philosophiques et à l'instruction de ses petits-fils les années de sa vigoureuse vieillesse. Peut-être n'a-t-il pas choisi la plus mauvaise part, et qui sait si ce calme

n'aura pas été plus fécond en jouissances pour lui et en utile influence sur les autres, que tous les tumultes de la vie publique ? la parabole de Marthe et de Marie pourrait peut-être lui être appliquée à son avantage.

C'est à ses petits-enfants que l'illustre écrivain a voulu raconter l'histoire de notre pays pour leur apprendre à l'aimer et à se dévouer pour lui. M. Guizot ne craint pas qu'un tel sujet soit au-dessus de novices intelligences : « Quand une fois ils sont éveillés, dit-il dans sa préface, les jeunes esprits sont plus sérieux et plus capables qu'on ne croit de tout comprendre. » Cela est vrai, et, s'appuyant sur cette confiance dans le précoce développement des instincts supérieurs, M. Guizot entraîne ses lecteurs inexpérimentés dans des régions qui d'abord semblaient inaccessibles pour eux : alors il ne s'adresse plus exclusivement aux enfants ; ce ne sont plus eux seulement qui ont à tirer profit de ses graves et doctes paroles, nous tous devons prêter l'oreille et tâcher de recueillir les parcelles précieuses de cet enseignement plein de l'idée de devoir et de l'idée de patrie.

L'ignorance est pour beaucoup dans les maux actuels de notre pauvre pays : combien d'esprits bien doués, possédant même une certaine culture, sont cependant dépourvus sur certains points des notions les plus élémentaires et ne s'en doutent pas : combien de jeunes gens, combien de femmes auraient en grande partie leur éducation à refaire et se rebutent à la seule pensée des aridités de l'étude ! Puisse le livre de M. Guizot tomber entre leurs mains ; il ne ressemble pas à un livre de classe, il n'effarouche personne et il n'est personne cependant, même parmi les plus instruits, qui n'ait profité à le lire. Et quand donc l'heure serait-elle mieux choisie pour connaître la France ? En voyant comment elle est née à Tolbiac, comment elle s'est défendue à Bouvines, nous comprendrons mieux comment elle peut se relever de Reischoffen et de Sedan.

On ne saurait séparer du livre de M. Guizot celui de sa fille, Madame Cornélis de Witt.

Les *Scènes historiques*, par Madame Cornélis de Witt, plairont aux jeunes lecteurs que séduit une fiction imaginaire mêlée à la réalité trop sobre de l'histoire. Sous le voile du roman ou du conte, la physionomie des époques et des sociétés où l'action se déroule peut encore garder une instructive vérité : ainsi nous retrouvons tour à tour sous la plume de Madame de Witt la période des guerres de cent ans, le monde français du temps de Richelieu, le tableau de l'insurrection politique et religieuse de la Vendée.

L'Histoire de Marie Stuart, par M. de Lescure, a toutes les apparences typographiques qui conviennent à un livre du jour de l'an : format, papier, impression, tout est du plus grand luxe. Une série d'eaux-fortes dues à un peintre bien connu, M. Claudius Duran, complète les splendeurs de ce livre.

Cependant, nous ne le recommandons pas sans quelques réserves : le sujet abordé par M. de Lescure n'est pas de ceux qu'on puisse aborder devant des lecteurs de tout âge. Marie Stuart, trop longtemps vouée à une sympathie enthousiaste que lui avaient acquise ses malheurs, est devenue dans ces dernières années l'objet de jugements sévères presque jusqu'à la plus extrême rigueur. En supposant qu'on doive s'en tenir à une appréciation intermédiaire, les faits n'en sont pas moins des faits : les circonstances atténuantes n'équivalent jamais à une excuse ; et Marie Stuart, si touchante qu'elle soit par certains côtés, ne peut avoir sa place dans le martyrologe où sont placées les chastes figures dont aucune ombre n'a jamais terni la candeur. Vainement M. de Lescure s'efforce de maintenir autour du front de la reine d'Ecosse l'auréole dont la poésie et la légende l'ont environné, il nous semble qu'il amoindrit l'histoire sans parvenir à relever son-héroïne.

Les eaux-fortes de M. Claudius Duran, à côté de très-vigoureuses qualités où l'on sent une main de coloriste, laissent à désirer un dessin plus soutenu et surtout une inspiration moins terre-à-terre.

Aux amis de la littérature classique, je signalerai les *Lettres choisies de Voltaire*, par M. Louis Molaud.

Les lettres de Madame de Sévigné sont entre les mains de tous les écoliers, celles de Voltaire méritent de les accompagner, car nulle part la langue française ne n'est montrée plus souple, plus vive et plus lucide. La correspondance de Voltaire est d'un bout à l'autre une leçon de style simple et lumineux ; malheureusement elle est loin d'être une constante leçon de morale, et l'on ne peut s'étonner qu'elle n'ait pas sa place parmi les ouvrages d'éducation.

M. Louis Molaud a voulu remédier au mal : ses *Lettres choisies de Voltaire* pourront être mises sans danger dans toutes les mains ; il n'a pas corrigé ni mutilé l'œuvre du grand écrivain par de profanes retouches ou par de gauches coupures ; il a seulement tiré de cette immense correspondance un recueil de celles des lettres qui sont pures de toute licence d'imagination et de toute crudité de langage. Cette collection, ainsi triée, forme un monument littéraire exquis, une sorte de vivant portrait où Voltaire s'est peint lui-même, mais où il est embelli par l'effacement de quelques-unes des taches qui souillent son génie.

Les livres de voyage sont, par excellence, des livres d'étrennes : il n'en est pas, en effet, qui conviennent mieux aux goûts de toutes les classes de lecteurs et qui offrent un champ plus vaste au crayon des dessinateurs.

Malgré la disette qui, cette année, se fait sentir un peu dans cette catégorie d'ouvrages comme dans toutes les autres, il nous est encore possible d'y trouver des livres de premier ordre. La librairie Hachette, pour sa part, semble avoir tenu à honneur de se mettre au-dessus des circonstances : elle a hardiment lancé deux nouveaux volumes de sa grande collection du *Tour du Monde*, et un livre, sans rival peut-être parmi ceux que l'approche du jour de l'an a fait naître, *Rome*, par M. Francis Wey.

Je ne mentionne les volumes du *Tour du Monde* que pour dire qu'ils continuent dignement cette belle encyclopédie des voyages, qui est le résumé le plus complet et en même temps le plus séduisant de la science géographique et ethnographique à notre époque. Quant à *Rome* de M. Francis Wey, ne vous avisez pas d'ouvrir ce volumineux in-quarto si vous n'avez pas deux ou trois jours entiers à lui consacrer ; car, une fois entré au milieu de ces merveilles, vous ne vous sentirez plus libre d'en sortir. J'ai lu bien des livres sur Rome ; j'ai feuilleté bien des albums qui représentent ses monuments, jamais je n'ai senti à pareil point l'enthousiaste admiration et l'espèce d'enivrement qu'inspire la Ville Eternelle : ce n'est pas une lecture, c'est une vision.

A peine prendrez-vous le temps de vous laisser guider par le texte fort élégant et plein de goût de M. Francis Wey ; votre attention sera absorbée par ces admirables planches qui fourmillent de page en page et feront passer sous vos yeux la Rome de l'antiquité, la Rome pontificale avec tous leurs monuments, et qui vous introduiront enfin au milieu des mœurs réelles, vivantes, animées de la Rome contemporaine. Car, à côté des édifices, voici les physionomies vraies de ce peuple qui, en dépit des révolutions et des siècles, conserve sa puissante originalité et sa grandeur.

Le pauvre Henri Regnault, mort si glorieusement en combattant sous les murs de Paris, était l'un des artistes qui ont illustré la *Rome* de M. Francis Wey. Par les tableaux qui, dès son début, lui avaient conquis un rang si élevé parmi nos jeunes peintres, il nous rappelait Velasquez : par ses dessins, où il reproduit les types plébéiens et les scènes populaires de Rome, il nous rappelle la verve fougueuse de Goya.

Pompeï, les Catacombes et l'Alhambra, par M. de Lagrize, conseiller à la cour de Pau, ne saurait rivaliser avec *Rome* de M. Francis Wey ;

mais l'auteur lui-même prend soin de déclarer qu'il a voulu faire un livre pour les amateurs d'art qui ne peuvent se payer les grands ouvrages de luxe : il a atteint son but et, à côté de notices savantes, il nous donne une série très-complète de dessins reproduisant les principaux vestiges de l'art antique et de l'art chrétien en Italie, et ceux de l'art mauresque en Espagne.

Arrivons aux œuvres d'imagination, à celles qui, sans doute, trouveront l'accueil le plus empressé auprès du jeune public auquel elles s'adressent. Ici j'éprouve très-sérieusement l'embarras du choix : ces productions, les unes rééditées, les autres de date nouvelle, sont très-nombreuses, et plusieurs d'entre elles sont tellement remarquables qu'il m'en coûte de ne les nommer qu'à la hâte, et sans leur accorder l'examen qu'elles mériteraient.

Par exemple, c'est une œuvre d'une vraie valeur scientifique et littéraire que ce livre de M. Jules Verne, *Vingt mille lieues sous les Mers*, — rêve éblouissant d'une imagination qui poursuit dans les régions les plus fantastiques les merveilles réelles de la nature.

Le navire sous-marin le *Nautilus*, dont je ne me charge pas de vous résumer l'histoire, explore de l'un à l'autre pôle tous les courants, tous les bas-fonds, tous les gouffres de l'Océan, et Dieu sait que de contrées sans pareilles, d'invraisemblables parages se déroulent autour de lui ! A la suite du capitaine *Nemo*, ou de M. Jules Verne, comme il vous plaira, enfoncez-vous dans ces forêts dont les flots sont le ciel et les grands cétacés les hôtes : un monde, auprès duquel notre monde terrestre semble se rapetisser avec humilité, apparaît majestueux et infini : c'est enivrant comme la poésie ; non plutôt, c'est stupéfiant comme la science. Car, c'est là le grand talent de M. Jules Verne : tout en se livrant aux plus hardis caprices de son imagination, il ne s'affranchit pas un seul instant des notions exactes et précises : ce mélange de rigueur parfois mathématique et d'exubérante fantaisie aboutit aux effets les plus inattendus, les plus saisissants.

A noter, le *Désert d'eau* par Maine-Reide, traduction de l'anglais : une très-curieuse description des *gapos*, forêts submergées de l'Amérique du Sud, se mêle aux aventures d'une famille égarée dans ces solitudes.

Que donner à un petit garçon de huit à douze ans, les *Aventures de Robert-Robert*, DIXIÈME édition, par Louis Desnoyers ou la *Roche aux Mouettes*, par Jules Sandeau, de l'Académie Française ? J'avoue que cette grosse question me rend perplexe et que je ne puis mieux répondre qu'en vous disant : « Donnez-les deux. »

Pendant, s'il faut absolument me prononcer, je conseillerais les *Aventures de Robert-Robert* pour un petit lecteur d'humeur un peu remuante, s'attachant plus à l'excentricité du récit qu'à ses côtés étudiés et finement ciselés ; pour un enfant plus réfléchi, se laissant aller à l'émotion morale plus qu'à la folle ardeur de sa cervelle légère, je choisirais la *Roche aux Mouettes*.

Franchement, l'Académie Française n'a pas à regretter qu'un de ses membres écrive de telles choses pour les enfants : c'est de la meilleure littérature, et je détacherais facilement de ce livre plus d'une page dont Bernardin de Saint-Pierre eut pu se faire honneur.

Le récit repose sur un fond bien simple : une bande de petits étourdis du port du *Pouliquen* sautent un beau matin dans une barque de pêcheur : la marée descendante les emporte sur une roche isolée, où leur barque se brise en acostant et où ils *robinsonnent*, bien malgré eux, pendant vingt quatre heures, tandis que leurs mères les cherchent et les pleurent sur le rivage. C'est tout, mais c'est dit avec tant d'esprit, avec tant de cœur, qu'on sourit sans cesse, et que malgré ce sourire on se sent tout ému.

La description de la Roche-aux-Mouettes me semble fort remarquable par son élégante sobriété ; elle pourrait être considérée comme un modèle du genre :

« Vu du large, cette roche ne présentait qu'un cône immense, à la surface unie de la base au faite ; étudiée de près et dans ses détails, elle offrait à l'exploration un curieux spécimen de ce que peut sur ces masses inertes le travail des vents et des flots. Voilà de rudes ouvriers ! S'ils font peu de besogne à la fois, en revanche leur action est incessante ; ils ne se reposent et ne chôment jamais. D'une œuvre de destruction ils avaient fait une œuvre d'art. Usé, ruiné, troué, éventré et déchiqueté en tous sens, ce bloc volcanique renfermait dans ses flancs tous les genres d'architecture à l'état d'ébauche. Tantôt on eût dit les ruines d'un château féodal, tantôt les rudiments d'une cathédrale gothique. Des grottes, des couloirs sans issue, des escaliers ne conduisant à rien, des plateaux superposés, des piliers informes soutenant des arceaux à moitié croulés, des ouvertures en cintre ou en ogives, des corniches abruptes, des rampes aériennes, des essais de créneaux, des flèches, des aiguilles, en un mot l'assemblage le plus incohérent que la nature, dans ses caprices, ait pu jeter entre le ciel et l'Océan ! »

A côté de cette esquisse marine, n'est-ce pas un ravissant contraste que cette autre page un peu *précieuse* peut-être, mais d'une touche si fine :

«... Dès les premiers jours [d'avril, la mère et l'enfant prirent leur volée, et allèrent s'abattre tous deux dans l'enclos où le grand maître des cérémonies champêtres, c'est le printemps que je veux dire, les avait devancés pour fêter leur retour. En aucun temps, dame de haut lignage, accompagnée de Monsieur son fils, n'a été reçue dans ses domaines avec plus de pompe et d'éclat. Leur entrée

fut saluée par un chœur de fauvettes. Deux marronniers formaient au-dessus de leurs têtes un dais naturel qui ne manquait pas de panaches. Un merle les harangua. Tous les pinsons, tous les loriots du voisinage leur souhaitaient en concert la bienvenue, pendant que les lilas balançaient au souffle de la brise, comme des encensoirs, leurs grappes embaumées. Le verger, dans tous ses atours, n'offrait au regard ébloui que toilettes blanches et roses. Les abeilles bourdonnaient sur les sainfoins, les violettes et les primevères foisonnaient au bord des allées : partout, l'ivresse de la vie. »

C'est la nature vraie, quoique vue à travers un prisme d'esprit parisien.

L'espace me manque : en bloc, je recommande tous les petits volumes de la *Bibliothèque Rose* (librairie Hachette) ; oui, en bloc, car il y en a peut-être cent, et l'on peut puiser d'une main sûre dans les rayons où ils sont rangés : le hasard ne servira jamais mal : c'est là, par excellence, la bibliothèque à bon marché à l'usage des petits lecteurs, — le bazar des jolis contes et des jolies images.

S'il faut pourtant vous citer quelques titres, demandez : *Après la pluie, le beau temps*, par Madame de Ségur ; *l'Arbre de Noël*, par M. Marmier, de l'Académie Française ; le *Livre de maman*, par Mademoiselle Julie Gouraud ; les *Mémoires d'un lapin blanc*, par Madame Mathilde Sandras. Ce dernier ouvrage sera certainement l'un des plus grands succès de la littérature enfantine : les illustrations, qui représentent *Jeannot lapin* dans les péripéties de son existence au milieu d'un pensionnat de demoiselles, suffiront à égayer plus d'une veillée.

Je m'en voudrais de clore cette revue de livres destinés pour la plupart aux enfants ou aux adolescents, sans dire un mot d'un ouvrage que j'ai lu, il y a quelques mois déjà, et qui est de la plume d'une jeune angevine. Il est intitulé : *Récit d'une petite fille réfugiée en Angleterre pendant la guerre*.

Rien d'extraordinaire dans les aventures de cette petite émigrée : elle nous raconte un voyage fort simple ; elle nous parle de ses affections intimes, de son goût pour ses fleurs, pour ses oiseaux, toutes choses qui semblent à première vue d'un intérêt très-personnel et très-restreint : pourtant ce livre se lit jusqu'au bout. Pourquoi ? Parce qu'il est écrit avec une netteté de style étonnante chez une enfant. Là où le style existe une âme se révèle : aussi ce livre se confond si bien avec l'auteur que ce ne sont plus des pages inanimées que nous voyons, c'est une personnalité toute vivante, sympathique, gracieuse, qui est elle-même le meilleur charme de son œuvre.

Mais, si cependant nous voulons juger ce petit récit exclusivement

au point de vue de la forme littéraire, nous avouons sans flatterie qu'il nous semble remarquable par la qualité la plus rare chez les débutants, — la mesure.

Jugez-en par un court fragment :

«... Il était six heures, le soleil était sur son déclin, mais à travers les sapins il nous envoyait ses derniers rayons. Un peu à gauche, la vieille Marie, assise au pied d'une croix en pierre, tricotait avec activité, tandis que ses ânes paissaient autour d'elle : quelquefois l'un d'eux allait brouter l'herbe courte qui poussait sur le bord à pic de la falaise, ce qui forçait la vieille femme de se lever pour le rappeler à l'ordre.

» La mer avait été forte ce jour-là, et les vagues se brisaient sur la petite plage en bas avec un bruit retentissant comme le tonnerre ; mais au loin, elle s'étendait calme comme un lac.

» Je regardais cette scène sans mot dire, lorsque maman rompit le silence. « Quel calme, » dit-elle, quelle paix dans ce petit réduit ignoré, tandis que là-bas on se tue, on se massacre ; des hommes qui ne se sont jamais vus s'élancent les uns contre les autres comme s'ils étaient de mortels ennemis, et ici rien ne trouble cette paix. Ah ! que les hommes sont fous ! A quoi donc sert la guerre ? »

« Nous soupirâmes : nos pensées, tout à l'heure si gaies, étaient maintenant tristes. Nous pensions aux belles provinces dévastées, aux habitants sans toit, sans pain ; aux blessés, aux veuves, aux orphelins, hélas ! »

Ces paroles s'échappant de la bouche d'une enfant ne sont pas les expressions convenues d'une philosophie banale : cela en dit plus que de grandes phrases. Nous espérons que la jeune fille qui débute ainsi dans la littérature ne s'en tiendra pas à ce premier livre,—et nous espérons aussi que les maux de la patrie ne l'obligeront plus à aller chercher des inspirations ailleurs que sur le sol de France !

ELIE SORIN.

E. BARASSÉ, *éditeur-Gérant.*